

Théâtre
de la
Ville

DIRECTION
EMMANUEL
DEMARCY-
MOTA

P A R I S

HORS LES MURS



DOSSIER
D'ACCOMPAGNEMENT

SAISON 2019-2020

NOUS SOMMES REPUS MAIS PAS REPENTIS

DÉJEUNER CHEZ WITTGENSTEIN

THOMAS BERNHARD ■ SÉVERINE CHAVRIER

SCÈNE PARTENAIRE / LE MONFORT

5-9 NOVEMBRE 2019



SCÈNE PARTENAIRE/LE MONFORT

5-9 NOVEMBRE 20 H 30

THOMAS BERNHARD ■ SÉVERINE CHAVRIER

NOUS SOMMES REPUS MAIS PAS REPENTIS

DÉJEUNER CHEZ WITTGENSTEIN

DURÉE 2 H 55 AVEC ENTRACTE

CONCEPTION SÉVERINE CHAVRIER

SCÉNOGRAPHIE BENJAMIN HAUTIN

DRAMATURGIE BENJAMIN CHAVRIER

LUMIÈRES PATRICK RIOU

SON FRÉDÉRIC MORIER

VIDÉO JÉRÔME VERNEZ

ASSISTANAT MISE EN SCÈNE MAËLLE DEQUIEDT

ASSISTANAT SCÉNOGRAPHIE LOUISE SARI

CONSTRUCTION DU DÉCOR ATELIER DU THÉÂTRE DE VIDY

AVEC SÉVERINE CHAVRIER, LAURENT PAPOT, MARIE BOS
& LA PARTICIPATION D'ÉLÈVES DU CONSERVATOIRE À RAYONNEMENT
RÉGIONAL DE PARIS

REPRISE CDN Orléans/Centre-Val de Loire.

PRODUCTION Théâtre de Vidy-Lausanne – La Sérénade Interrompue.

COPRODUCTION Odéon Théâtre de l'Europe – CDN Besançon Franche-Comté.

AVEC LE SOUTIEN DE SPEDIDAM – Pro Helvetia – Fondation suisse pour la culture –
Haute École de musique et conservatoire de Lausanne.

Création le 9 mars 2016 au Théâtre de Vidy-Lausanne.

Déjeuner chez Wittgenstein de Thomas Bernhard (traduction de Michel Nebenzahl)
est publié chez L'Arche Editeur, agent théâtral du texte représenté.

Télérama¹

PHOTOS SAMUEL RUBIO

& AUSSI

ARIA DA CAPO CRÉATION

28 AVRIL - 6 MAI 2020 THÉÂTRE DE LA VILLE-LES ABBESSES

Les paroles de quatre adolescents qui tranchent
avec les idées reçues sur cet âge qu'on dit ingrat.

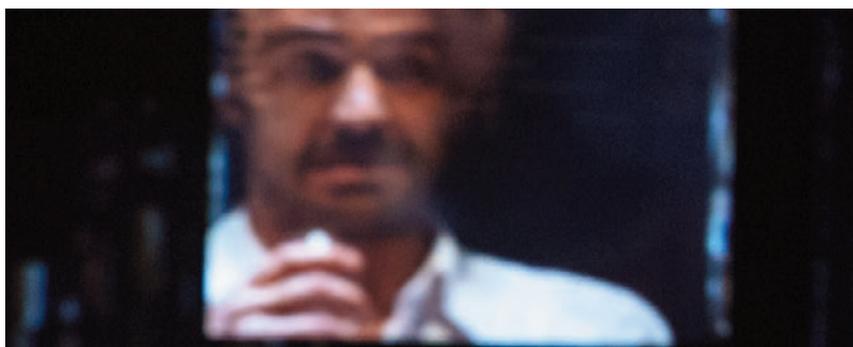
À LA SUITE DE THOMAS BERNHARD,
SÉVERINE CHAVRIER MET LES PIEDS DANS LE PLAT
AVEC CETTE VERSION ÉLECTRIQUE DE *DÉJEUNER
CHEZ WITTGENSTEIN*.

■ « *Tout ce qui était de quelque valeur a toujours été noyé dans les soupes et dans les sauces.* » Pour Voss, personnage central de *Déjeuner chez Wittgenstein*, c'est de la salle à manger qu'est parti « *tout le mal* ». Cet espace, considéré habituellement comme convivial, se transforme dans la pièce en champ de ruines d'une catastrophe à la fois générale et intime. Fidèle à l'auteur, dans *Nous sommes repus mais pas repentis*, Séverine Chavrier installe les héros au milieu d'un sol jonché de vaisselle brisée. C'est ainsi au sein même du chaos que se donnent libre cours la rage et les imprécations de Voss dont l'énergie destructrice invente un art singulier de l'éclat où rien n'est épargné ; et surtout pas le théâtre. Mais dans sa virulence et ses excès, cette colère prompte à brûler aussi ce qu'elle aime témoigne surtout d'un humour d'autant plus revigorant qu'il n'épargne rien ni personne

■ Hugues Le Tanneur

SOMMAIRE

NOTE D'INTENTION	P. 4
PISTES DRAMATURGIQUES	P. 5
BIOGRAPHIES	P. 7
PRESSE	P. 9



NOTE D'INTENTION

« Un théâtre du corps et de la peur de l'esprit. » Discours pour la remise du prix Büchner, Thomas Bernhard

« L'art d'exagérer est à mon sens un art de surmonter. » *Extinction*, Thomas Bernhard

« Le ventre est toujours fécond. » *Extinction*, Thomas Bernhard

« Ah prenez donc de la tarte, même à Buchenwald je la faisais pour mon mari. » *Acquittement*, Thomas Bernhard

« Pourquoi un chien ne peut-il feindre la souffrance ? Serait-il trop honnête ? » *Le Cahier bleu et le cahier brun*, Ludwig Wittgenstein

■ Monter Bernhard aujourd'hui, en France, en Suisse, pour ramasser quelque chose qui est dit et redit dans son œuvre, c'est une manière de penser, de dire, de voir, de crier en silence, de vociférer du dedans, de ruminer en parlant, sûrement pas un geste formel et musicalement immaculé. Il s'agit de trouver l'origine de cette véhémence noire et pourtant terriblement vivante avec l'humour qu'elle contient, et pour celui en train de la formuler et pour le spectateur. Ce mouvement aigu et brillant de formules lapidaires, même s'il semble finalement stérile, même s'il est souvent un aveu de faiblesse sous le règne compulsif de la mauvaise foi, est en tout cas l'invention d'une langue pour dire et l'excellence et la déchéance, et la soumission et la tyrannie, et la fureur de vivre et l'impuissance dans un monde dont « le ventre est toujours fécond ».

Comme chez Marivaux, tous les titres des pièces de Bernhard semblent interchangeableables. Il faudra que s'invente un théâtre burlesque et extravagant. Si le théâtre est bien le lieu privilégié pour convoquer les absents dans des mascarades tout aussi violentes les unes que les autres, ce sera aussi un théâtre hégémonique par les multiples rôles que la famille nous assigne à jamais, les mises en scène de soi qu'impose cette colère active, les référents permanents aux arts de la scène (le concert, le théâtre), un théâtre dans le théâtre, un théâtre sur le théâtre, un théâtre sous le théâtre, un théâtre avant et après le théâtre (la retraite), un théâtre contre le théâtre.

TEXTES MIS EN JEU

THOMAS BERNHARD

Le Naufragé; Maîtres anciens; Des arbres à abattre; Le Neveu de Wittgenstein;

Un souffle; Mes prix littéraires; Les Manges-pas-cher

LUDWIG WITTGENSTEIN

Remarques mêlées; Tractatus philosophicus

FRIEDRICH NIETZSCHE

Contre Wagner; Lettres sur la musique

JOHN CAGE

Comment rendre le monde meilleur; On ne fait qu'aggraver les choses

ELFRIEDE JELINEK

Winterreise

CHARLOTTE DELBO

La Mémoire et les Jours

HANNAH ARENDT

La Crise de la culture

PISTES DRAMATURGIQUES

DIRE ET MAUDIRE / RÉSURGENCE ET VIGILANCE

Héritage, traces et mauvaise foi

Atavisme du sol natal, le sol mortel : Heimat, Heimwe

HÉRITAGE

Cette obstination, présente dans toute l'œuvre de Bernhard, à dénoncer la persistance et le camouflage des réflexes et des tentations fascisantes, tout comme des traumas liés à l'histoire sanglante du xx^e siècle, en Europe et d'une manière toute particulière en Autriche, sera notre ligne de fuite dans le travail et la recherche.

C'est que dans toutes ses pièces Bernhard travaille une culture en acte, qui s'affirme et s'infirme en un même mouvement d'interrogation sur elle-même, pensant et pansant la tradition et la rupture, la splendeur passée et la folle violence, l'écart entre Schubert et Hitler : « *comment écouter Beethoven sans penser au procès de Nüremberg* » (*Place des Héros*).

Dans les attaques particulièrement viscérales de Bernhard à l'encontre de son pays et de ses institutions, cette lutte verbale ne s'inscrit pourtant dans aucun mouvement plus global que celui d'une voix solitaire, qui butte et s'obstine, soutenue par la seule rage inextinguible de l'artiste, jusqu'au risque de son autodestruction. Vienne : splendeur et misère.

Il met les mains dedans et assume l'absurdité d'un tel héritage en vociférant près de Steinhof au bord de la folie, avec la fragilité et la force de l'infirme. Sa langue articule « des blessures et des traumatismes s'ouvrant dans une litanie de rappels et je dis bien de rappels non de souvenirs ».

UN REPAS À COUPS DE MARTEAU

Outre cet écart toujours énigmatique, Voss soliloque « *contre l'abrutissement* » et interroge une culture en procès qui, avec son poids peut nous sauver et nous écraser tout à la fois. Comme il le faisait déjà ouvertement dans sa pièce *Les Célèbres*, les héros bernhardiens peuvent être aux prises avec leurs idoles et passer d'une génération initiale à un carnage final. Il y a une dénonciation forte de nos sociétés occidentales écrasées par le poids de la culture muséifiée et panthéonique dont elles se servent comme expiation à leur médiocrité et à leur vide spirituel.

En bataillant avec la problématique toute germanique du sublime, Voss reprend à son compte cette exigence folle jusqu'à l'absurde de mener une œuvre solitaire et visionnaire. L'occasion de faire parler Bernhard d'art, de musique, de théâtre, de peinture et donc de quelques amis morts, « *fantômes, compagnons d'infortune* ». Et puisque c'est au théâtre que peut le mieux-être convoqué « *ce dialogue incessant avec les morts* », le plateau pourra être le lieu d'un crépuscule des idoles, dans cet examen de conscience toujours recommencé entre admiration et mise au banc, entre vitalité et morbidité de nos panthéons.

Bataillant à la fois contre et avec ce poids énorme d'une culture cosmopolite et vivace (la culture germano austro-hongroise de l'avant-guerre), Bernhard a écrit des soliloques d'ontologie dans ses romans. Il s'agira d'en extraire quelques-uns pour que quelque chose se dise, peut-être du théâtre tel qu'il nous travaille aujourd'hui, de la musique, telle que tout musicien l'aime profondément et la hait tout autant. Avec cette ambivalence qui dit à la fois la passion et l'impossible de l'absolu.

MISE EN SCÈNE DE SOI ET MISE À L'ÉPREUVE DE L'AUTRE

Soliloque, colère et autodestruction

INFIRMITÉ ET MISE À MORT

À travers la figure croquée du philosophe autrichien, fossoyeur de la langue, inventeur de la « *sprachlosigkeit* » (nom donné à la grande guerre par les allemands), tout comme avec Emmanuel Kant, Bernhard met en scène avec violence et burlesque un trio familial autour d'un personnage central neurasthénique et puéril, tyrannique, tantôt irritant, tantôt sympathique, toujours excessif qui remplit en creux, par la négative, l'exception dont on le traque.

Affublé de quelques détails, légendes biographiques et raccourcis loufoques (Wittgenstein est sous la protection du docteur Frege, autre logicien fameux), c'est cette figure de l'artiste en infirme que Bernhard travaille encore ici, se donnant tout à la fois dans un isolement désiré et une exhibition de soi, dans une misanthropie tout autant destructrice que

salvatrice, aux limites de la folie. Voss est aux prises avec la vacuité dans ce repas familial dont le « *ce dont on ne peut parler il faut le taire* » de Wittgenstein pourrait faire office de programme. Jouant de manies, d'obsessions, de certitudes et de superstitions dans des raccourcis de cause à effet qui disent la tyrannie d'une intelligence qui tourne à vide, dans des torsions intellectuelles qui par l'exagération et la mauvaise foi de la langue familiale donnent à des provocations l'acuité d'une vérité, par des chemins qui ne mènent nulle part, Voss, « *contre l'abrutissement* », tyrannise ses deux sœurs, condamnées à un étouffement de la chair « *à perpétuité* ». Les deux personnages féminins, emblématiques des femmes bernhardiennes, sont aux prises avec un immobilisme et un véritable étouffement de la chair qui aboutit à diverses manies, déviances, violences cachées. Le plateau et son *off* (ou le noir-plateau de la nuit) devra porter la trace de ces rêves avortés, déçus, de promesses douloureusement niées. La mise en scène de ces deux sœurs esclavagisées par la tyrannie d'un seul donne à l'intime familiale mauvaise foi et cruauté, et pointe cet ostracisme comme terreau pour la naissance de la folie mais aussi pour toute résurgence du mal. C'est par des sorties de pistes, comme le texte s'en autorise, que la mise en scène s'attachera à remuer ce terreau puant de regrets et de terreurs mêlées, avec notamment ce procédé de caméra infra-rouge, nous donnant à voir ce qui se passe dans la nuit du plateau (déjà utilisé dans *Les Palmiers sauvages*).

FICTION ET RÉALITÉ : AUX ABORDS DE LA FOLIE...

Voss est-il avec ses sœurs ou avec ses infirmières à Steinhof ?

Ce repas, spectaculaire, porté à la scène, est-il une mise en scène ou un repas de famille ?

Qui se joue de qui au final dans cette remise en jeu du passé, du rituel familial, dans cette « dernière tentative » ?

Il nous paraît nécessaire de rendre compte d'un troisième niveau de lecture et de théâtralité, jouant de l'illusion théâtrale tout comme du pur présent du plateau.

Cette longue ouverture où les deux sœurs préparent le repas pour le retour de leur frère de l'asile sera ainsi une préparation du plateau, une mise en place des éléments scéniques, une mise en jeu du théâtre lui-même.

Puis d'autres procédés comme le play-back musical, les acteurs mimant Michellangelli ou Kathlen Ferrier dans des corps furieux ou apathiques viendront pointer cette question de la fiction. Enfin il faudrait que l'identité des sœurs restent indécidables, elles traverseront des postures d'infirmières tandis que Voss passera par toutes sortes de figures de régression, de l'idiotie la plus dérangeante à l'aphasie la plus inspirée.

NOUS SOMMES REPUS MAIS PAS REPENTIS

Sur un sol de vaisselle cassée, l'ostracisme familial doit se déployer avec calme et rancune accumulée, tension et déchirements subis. Il ne s'agit pas de « *recoller les morceaux* » mais bien de les briser encore avec application, de remettre ses pas dans les anciens, dans un éternel retour du même car aucune catharsis n'est possible dans le cercle clos de la famille, dans cet entre-soi fatal. De la « *table ronde* » toujours rectiligne à la tablée familiale, comment ce repas, initiale et dernière mise à mort, peut-il être le lieu de tous les traumas, de toutes les résurgences-fulgurances, de toutes les maladies qui guettent encore cette vieille Europe dont le fascisme, le vieillissement, le gâtisme, la paralysie, l'ostracisme, les nouvelles dégénérescences nerveuses ne sont pas les moindres de ses maux dans un tempo qui mènera, on le sait, à la catastrophe. Car à la porte c'est un monde en décomposition, poli et policé, qui dort dont « *le ventre est toujours fécond* ». Comme une chape de plomb, de repas en repas, métaphore et de l'éternel retour du même et d'une dégénérescence silencieuse, le monde bernhardien peut trouver sur un plateau l'enfermement et le glissement des images et des imaginaires nécessaires à sa permanence et à l'écoute de ses alertes-rappels.

Il est important de défendre qu'il est possible d'être un acteur bernhardien avant d'atteindre un âge canonique.

Voss travaillera sur toute sorte de régressions, sur la figure de l'intellectuel décharné mais aussi capricieux, impatient, et traversera des excès multiples dans la voix et dans le corps.

Ritter travaillera sur un vouloir-être actrice, jusqu'à la folie, souvent désespérément provocatrice pouvant alterner avec un comportement régressif plus Balthusien, petite fille au ballon, petite fille à la commode.

Enfin Dene sera teintée de mon travail au piano, vecteur de son cri et de son étouffement.

SCÉNOGRAPHIE

Le travail sur la vaisselle cassée, renversée, ravivée, piétinée autour du repas, de ses temps d'attente, de ses temps morts, de ses temps de paroles sera le sol du trio avec des sorties de pistes pour chacun et cette nuit noire, hantée par la chair et ses fantômes.

Une table-tableau à la Spoorri, pouvant se décrocher pour remanger dans les assiettes sales, un tapis de terre, en train de pourrir, des lumières actionnées au plateau, une accumulation de mobilier vieux et poussiéreux, un mur d'affiches du théâtre qui accueillera ce déjeuner, du mobilier rempli de vaisselle cassée, plusieurs pianos cassés, un violon seront notre horizon de jeu.

BIOGRAPHIES

SÉVERINE CHAVRIER

Séverine Chavrier est née en 1974 à Lyon. De sa formation en lettres et en philosophie à ses études de piano au Conservatoire de Genève et d'analyse musicale en passant par de nombreux stages sur les planches, Séverine Chavrier a gardé un goût prononcé pour le mélange des genres.

Comédienne ou musicienne, elle multiplie les compagnonnages et les créations avec Rodolphe Burger, François Verret (dont elle fut l'interprète remarquée au Festival de Montpellier-danse 2009 et au Festival d'Avignon 2011) et Jean-Louis Martinelli, tout en dirigeant sa propre compagnie, La Sérénade interrompue. À l'automne 2010, elle devient artiste associée au Centquatre à Paris. Elle y donne *Épousailles et représailles* d'après Hanokh Levin (créé au Théâtre des Amandiers). En 2012, elle crée *Plage ultime* au Festival d'Avignon. Elle joue également en duo avec Jean-Pierre Drouet (Festival d'Avignon, Opéra de Lille) et avec Bartabas en juin 2013, tout en continuant à développer des collaborations musicales. Entre 2014 et 2016, elle est invitée à créer deux pièces au Théâtre Vidy-Lausanne, *Les Palmiers sauvages* d'après le roman de William Faulkner, et *Nous sommes repus mais pas repentis* d'après *Déjeuner chez Wittgenstein* de Thomas Bernhard.

Après des tournées sur les plus grandes scènes françaises ces deux pièces sont présentées en diptyque à l'Odéon-Théâtre de l'Europe au printemps 2016.

En 2015 et 2017, elle crée les 2 volets de la pièce chorégraphique *Après coups-projet Un-femme* réunissant des artistes femmes venues du cirque et de la danse.

Depuis janvier 2017, elle a pris la direction du Centre dramatique national d'Orléans.

En 2019, elle travaille sur sa prochaine création autour de l'adolescence, *Aria da capo* qui sera présentée au Théâtre de la Ville en avril 2020.

AU THÉÂTRE DE LA VILLE

sept. 2017 **Egmont**

avec l'Insula orchestra et Laurence Equilbey
OPÉRA & THÉÂTRE à la Seine Musicale

DANS LE CADRE DE LA PROGRAMMATION HORS LES MURS

DU THÉÂTRE DE LA VILLE

déc. 2018 **Les Palmiers sauvages**

au Monfort avec le Théâtre de la Ville

DANS LE CADRE DE LA PROGRAMMATION HORS LES MURS

DU THÉÂTRE DE LA VILLE

MARIE BROS

À sa sortie de l'INSAS, Marie Bos travaille avec de nombreux créateurs belges dont Wim Vandekeybus et La compagnie Marius. Du côté francophone, elle travaille à plusieurs reprises avec Claude Schmitz, Guillemette Laurent, Zouzou Leyens, Isabell Pousseur, Anne Thuot, David Strosberg, Stéphane Arcas, Caroline Logiou, Françoise Bloch, François Clarinval...

En 2016, elle joue dans *Nous sommes repus mais pas repentis (Déjeuner chez Wittgenstein)* mis en scène par Séverine Chavrier, au théâtre Vidy-Lausanne, puis à l'Odéon-Théâtre de l'Europe à Paris.

LAURENT PAPOT

Après une formation à l'école Florent (96/99), Laurent Papot crée en 2003, avec la metteuse en scène Séverine Chavrier, la compagnie La Sérénade interrompue soit une dizaine de spectacles (avec *Mozart le mal de gorge était moins grave*, *Épousailles et représailles*, *Série B...* etc...) dont *Les Palmiers Sauvages* d'après l'œuvre de Faulkner, créé à Vidy-Lausanne et repris à l'Odéon en juin 2016 et *Nous sommes repus mais pas repentis* d'après l'œuvre de Thomas Bernhard, création à Vidy-Lausanne en mars 2016 et repris à l'Odéon en mai 2016.

Au théâtre, il travaille aussi avec Vincent Macaigne (*Requiem3*), Jérémie Lelouet (*Macbett* d'Eugène Ionesco, *Hot House* de H. Pinter), Aurelia Guillet (*Déjà là* d'A. Michniak), Blandine Savetier (*Love and Money* de D. Kelly) Philippe Ulysse (*C'est comme du feu* de W. Faulkner) ou Ivo van hove (*Vu du pont* d'A. Miller)

Au cinéma il travaille avec Guillaume Brac (*Un monde sans femmes*) Jules Zingg (*Les Voisins*, *Kudoh*, *Les restes*), Vincent Macaigne (*Orléans*) Philippe Ulysse (*Le Sourire des astronautes*) Thomas Grenier (*Château de carte*, *Le Chant du coq*) Clemence Madeleine-Perdrillat (*Bal de nuit*, *Le Cowboy de Normandie*) David Lucas (*Home run*) Hugo Dillon (*Fraigers*).

Très récemment, il collabore avec l'orchestre national d'Île-de-France et récite *Pierre et le loup* à la philharmonie de Paris sous la direction d'Enrique Mazzola.



LES INROCKUPTIBLES MAI 2016

Le festin nu

Séverine Chavrier s'empare de *Déjeuner chez Wittgenstein* de Thomas Bernhard et aborde les personnages par leur déséquilibre : un théâtre quasi documentaire, où les fous sont rois.

Epinglant la décrépitude de la société viennoise, Thomas Bernhard met en scène dans *Déjeuner chez Wittgenstein* trois représentants d'une grande famille de la capitale autrichienne. Une tripléte d'héritiers richissime qui a toutes les peines du monde à négocier avec la réalité. Les deux sœurs se disent actrices mais n'ont jamais été capables de jouer ailleurs que dans un théâtre dont elles sont les actionnaires majoritaires... Quant au frère, qui se dit philosophe, sa propension à flirter avec le déséquilibre mental fait de lui un pensionnaire privilégié du pavillon psychiatrique du Steinhof, où il dispose d'une chambre à l'année.

Le titre français de la pièce fait référence à une fameuse famille viennoise mais Thomas Bernhard lui avait préféré *Ritter, Dene, Voss*, en hommage aux trois comédiens ayant créé les rôles (Ilse Ritter, Kirsten Dene et Gert Voss). Un brouillage des cartes qui décale notablement le sens à donner à cette pièce et transforme le fiel de la dénonciation en un prétexte pour offrir des rôles sur mesure à des acteurs aimés.

En titrant son adaptation *Nous sommes repus mais pas repentis*, Séverine Chavrier opte pour le psychodrame et nous invite à partager ce déjeuner en voyeurs. Sur un sol où s'accumule de la vaisselle brisée, elle se livre à l'éloge de la folie de ces trois enfants qui ne grandiront jamais. Trois orphelins qui, comme des chiots séparés trop tôt de leurs géniteurs, ne savent comment apprendre de la normalité pour exister.

Portée jusqu'à la déraison par des comédiens écorchés vifs, débarrassée de son cynisme et de ses répliques de pièce à succès, l'œuvre de Thomas Bernhard rutille de cette mise à nu. Séverine Chavrier creuse du côté de la vérité et son hypothèse réaliste fait d'autant plus mal qu'elle touche au but en rendant enfin ses personnages si touchants qu'ils en deviennent aimables. **P. S.**

La chronique théâtre de Fabienne Pascaud

“Nous sommes repus mais pas repentis” : un féroce et drôle rituel d'exorcisme

Fabienne Pascaud Publié le 15/05/2016.



Tout en maîtrise, Séverine Chavrier met en scène les fureurs et les mélancolies de l'Autrichien Thomas Bernhard, malgré quelques longueurs et excès dadaïstes.

Des amas de vaisselle cassée jonchent le sol de la demeure familiale muée en obscur capharnaüm. Ils recouvrent presque les dizaines de vinyles jetés là, aussi, tandis que résonnent Schubert et le meilleur de la musique allemande. Tandis qu'un piano, encore, posé au nœud du désordre, n'en finit pas d'égrener un désespoir triste, une rage désespérée. On est chez l'Autrichien et très musicien Thomas Bernhard (1931-1989), dont Séverine Chavrier, elle-même pianiste, philosophe et comédienne, met ici en scène les fureurs et les mélancolies.

Avec quelques longueurs et excès dadaïstes. Ainsi a-t-elle re-titré Ritter, Dene, Voss – déjà devenu, en France, *Déjeuner chez Wittgenstein* (1984) – en *Nous sommes repus mais pas repentis*. Repus, sans doute, d'être les trois riches héritiers de la grande dynastie d'amateurs d'art et mécènes que furent les Wittgenstein. Mais jamais vraiment repentis, malgré tout, des compromissions, des lâchetés de cette grande bourgeoisie où ils sont nés, dans un pays fasciné par le nazisme Si cet effroyable huis clos d'un frère et de ses deux sœurs évoque *Avant la retraite* (1979), il est moins directement politique.

C'est la folie des relations familiales qu'explore avec hystérie ce texte rythmé comme un cacophonique concerto, au son, toujours recommencé, de vaisselle qui se brise. Une composition quasi musicale que ce spectacle en ombres et lumières qui flirtent aussi avec les terreurs du cinéma expressionniste. Car on pourrait avoir peur. Voss, le frère philosophe, logicien, surdoué mais dément —dément parce que surdoué ? —, revient de l'asile psychiatrique où il est enfermé pour dîner chez ses deux soeurs, comédiennes sans emploi ni talent ; mais au moins leur fortuné papa leur a acheté un théâtre... Entre les trois rejetons célibataires d'âge mûr —inspirés des Wittgenstein et du brillantissime Ludwig, un peu fou — se joue alors un féroce rituel d'exorcisme pour conjurer avec un humour cannibale toutes les frustrations et violences, tous les mensonges et sacrifices qu'a imposés la famille. Jusqu'à les condamner à la solitude et à un assourdissant silence intérieur. Les comédiens – Séverine Chavrier elle-même, souvent au piano, Marie Bos et Laurent Papot – désossent ces névroses avec burlesque. Clowns terrifiants et pathétiques. Hommes et femmes devenus jouets de leur propre vie.